

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement.

Elle se fit bousculer par les voyageurs qui descendaient, mais elle, indifférente à l'agitation, sans quitter des yeux le dos d'une femme qui s'éloignait déjà, après un moment de paralysie, posa sa valise et se mit à la suivre, guidée par la chevelure un peu rousse qui réapparaissait ici puis là, lumineuse. Mais comme dans les mauvais rêves, elle avait beau presser le pas, presque courir, la densité de la foule et la distance entre elles semblaient augmenter. Elle voulut forcer le passage, heurta des bagages et des corps.

- Mais qu'est-ce qu'elle a celle-là ?
- Non mais franchement.
- Oh pardon.
- C'est pas celle de tout à l'heure ?

Sur la rampe en pente douce qui descendait du quai vers le souterrain elle la perdit de vue, et arrivée en bas, elle hésita. Le flux se divisait en deux, le courant principal se dirigeant vers la gauche. Elle choisit la droite pour forcer l'allure, arriva sur le trottoir étroit d'un boulevard où il n'y avait quasiment plus personne. Les coffres se refermaient, les portières claquaient, les voitures démarraient. Cette silhouette à contre-jour assise dans la voiture enfuie ? Elle revint sur ses pas, monta quatre à quatre l'escalier vers le hall en rotonde, sortit sur le parvis. Chacun s'en allait sans elle. Elle courut vers une femme penchée qui déposait son sac à l'arrière d'une voiture, mais non, rien à voir. Et plus loin, à la station des bus, et dans le tram à l'arrêt ?

Tout à coup elle est de nouveau entourée de gens, tous tournés vers les grandes portes en verre du hall principal, immobiles, empêchés par un mince ruban de plastique rouge et blanc qui interdit l'entrée. Elle coupe en diagonale les rangs attentifs, dérange, s'excuse, dévisage les femmes, n'écoute pas.

- Que se passe-t-il ?
- Ils ont dit quelque chose.
- Une valise oubliée je crois.

- Encore ! Hier déjà.
- On en a bien pour une heure.
- Minimum.
- C'est mort pour ma correspondance.
- On ne saura jamais à qui c'était de toute façon.
- Il faut payer c'est pourquoi

On entend alors un coup de feu assourdi, bref et précis. Aussitôt le périmètre de sécurité se rompt, les portes coulissent, les mouvements reprennent, délivrés. La gare entière renaît, de nouveau les annonces des hauts parleurs précipitent les uns et les autres de tous côtés, les écrans *départs* et *arrivées* semblent plus vifs. Au centre exact de la salle, sur une estrade, circulaire également, un jeune homme au piano joue une petite *Walz* de Schubert, très fine, très nette. Une fillette a posé sa joue sur le clavier, suce son pouce, fixe avec force le pianiste de passage. Elle reste là un moment, hypnotisée par le mouvement incessant des grandes portes de verre silencieuses, qui s'ouvrent, marquent un temps, se referment, au rythme ralenti de la musique, et finit par céder à cet appel.

La place de la gare est déserte maintenant, c'est la brune, les réverbères s'allument les uns après les autres. Elle marche mécaniquement, prend à gauche la rue Guillaume Tell qui monte un peu fort, à droite la rue des Perrières, puis de nouveau à gauche, rue Bénigne Fremyot, aborde par le biais la belle avenue. Sans même regarder le numéro, elle reconnaît l'immeuble, fait le code, entre, et dans le sas d'entrée, appuie d'instinct sur le bouton, tout en bas au milieu.

- Une voix d'aéroport : *Appel en cours.*
- Une voix un peu rauque : *Oui, qui est-ce ?*
- C'est moi.
- Oui, qui ?
- Jeannine
- Jeannine ?
- Oui, Jeannine.
- Monte vite

La serrure grésille, elle pousse, néglige l'ascenseur, monte calmement les trois étages. Monique attend sur le seuil, la fait entrer. Marie-Claire apparaît. Et d'une même voix les deux sœurs :

- Mais que fais-tu là ? Tu n'es pas partie ?

Elle répond d'un regard et d'un mouvement de lèvres.

- Tu as manqué ton train ?

Même réponse.

- Reste chez nous, reprends ta chambre, pose tes affaires, on va dîner, tu vas nous raconter, on appelle Béa.
- Et ta valise ? tu l'as laissée en gare ?
- Non ... oui.
- Installe-toi, tu es chez toi.

Monique et Marie-Claire échangent une petite moue en entrant dans la cuisine. Restée seule au salon, Jeannine commence le tour des photos de famille dispersées sur les meubles et accrochées aux murs, les bras fermement croisés. Elle les observe avec cet air particulier des gens qui regardent quelque chose en pensant à autre chose, qui se retiennent de regarder ce qu'ils ont vu du premier coup d'œil et qu'ils détailleront plus tard. Monique n'apparaît nulle part, il ne s'agit que de la famille de Marie-Claire sur décor asiatique, au Laos peut-être. Sur une commode, des portraits de tailles diverses sont posés, diversement inclinés, dans des cadres de bois verni chantournés, tous les visages sont magnifiques, les yeux brillent. Elle revoit la foule de tout à l'heure devant la gare, patiente et grave devant les portes vitrines, le visage à peine levé, éclairé de l'ouest, croit entendre de nouveau la détonation, secoue son regard qui se réajuste. Un stylo bille traîne là avec son bloc de papier.

La sonnette fait irruption, le stylo de Jeannine sursaute, Monique s'empresse à l'interphone, entrouvre la porte,

- monte Béa

et à l'adresse de Jeannine assise de profil au salon,

- c'est Béa.

On l'entend répéter à Marie-Claire restée à la cuisine,

- c'est Béa.

Béa se glisse sans ouvrir entièrement, prend un cintre sur le portant pour son manteau, redonne d'un geste du volume à sa coiffure.

Cinquante ans après elle est toujours la plus belle, la plus expérimentée, superlative en tout, sûre d'elle, attirante. On ne pouvait s'empêcher de se conformer à ses gestes, ses vêtements, ses avis, et quand elle parlait on était plus attentif à ses lèvres qu'à ses paroles. Elle était entrée au pensionnat en classe de terminale, bousculant les habitudes des anciennes et réinitialisant le réseau des amitiés. Elle arriva quelques jours après la rentrée, pendant l'étude du soir, juste avant le dîner.

En se levant d'un mouvement de hanche, puis lissant sa jupe en s'avancant, Jeannine revoit tout cela, toutes les têtes tournées vers la porte de l'étude, Béa dans son chemisier blanc éclatant, repassé à larges plis comme une nappe d'autel, se dirigeant sans hésitation vers le bureau de la surveillante qui lui indiqua la place fatidique, souvenir cruel. Joues froides elles s'embrassent, le regard en dehors.

- Mais que fais-tu là ? Qu'est-ce que tu écris ?

Les deux sœurs arrivent avec les plateaux.

- Elle a manqué son train,

- et perdu sa valise.

- Comment ça perdu ?

- Eh oh Jeannine, reviens.

- Mais je ne fais que ça.

Et toutes quatre rient de bon cœur, comme autrefois au pensionnat Saint Gildas, quand leur petite bande était surnommée « le quarteron ». Les mauvaises langues y voyaient une allusion au teint mat de Béa, bien différent de la peau blanche des filles des villes et des joues-reinettes des filles des champs, mais c'était des mauvaises langues. Jeannine n'avait pu faire autrement que d'entrer dans l'amitié de Béa, inséparable d'Edith depuis ce premier soir à l'étude, Edith a jamais perdue, Edith intouchable, sauf ainsi par Béa interposée. Monique était la plus jeune, elle avait un an d'avance, au plan scolaire précisait sa sœur, d'un air entendu. Monique souriait, trop heureuse quand Béa laissait Edith et venait vers elles, sur la cour, dans les couloirs, à la salle d'eau.

- Tu te souviens Béa ?

- C'est si loin.

Mais Monique ne veut pas que ce soit loin.

Jeannine se tait, les regarde tour à tour, sourie vaguement.

- Encore et toujours dans la lune !

- Encore et toujours amoureuse.

- Amoureuse toute sa vie.

- Eh oh Jeannine, reviens.

Monique se lève, repasse les toasts, remplit les verres. Tout ce temps à la cuisine avait été consacré à la préparation de l'apéritif, un apéritif dinatoire.

- Alors raconte-nous ce qui s'est passé à la gare tout à l'heure,

- Allez dis-nous.

- Ah oui, la gare. Pas grand-chose à raconter, en fait. J'ai eu un moment de distraction, j'ai posé ma valise, elle a disparu. Le temps de la chercher le train est parti. Voilà.
- Bon cœur contre mauvaise fortune, une valise perdue, un train loupé, quatre amies retrouvées encore un soir, un petit sursis à notre séparation.
- Qui sera moins longue j'espère.
- Mais oui, pourquoi avons-nous laissé passer toutes ces années ?
- A cause d'Edith bien sûr
- Comment ça Edith ?

Jeannine rougit fort, toutes trois la regardent, la pendule sonne lentement.

- Mais c'est justement Edith qui nous a réunies cette semaine !
- Je suis sûre qu'elle est ici.

Marie-Claire, puis Monique, puis Béa, toutes trois tournent la tête vers la petite urne de carton sur l'étagère parmi les livres.

Jeannine reste en *off*.

- Est-ce bien elle, vraiment elle ?

D'un même mouvement de tête elles reviennent vers Jeannine, qui se dirige vers l'urne. Marie-Claire et Béa repartent à la cuisine avec les plateaux, sans Monique, elles s'étonnent. Monique s'approche de Jeannine. Le visage vers la fenêtre elles suivent des yeux les phares des voitures qui descendent l'avenue. On entend à tout moment le claquement d'une bouche d'égout mal ajustée.

- On n'entend plus que ça dès qu'on y prête attention. Ma sœur a écrit, toujours pas de réponse. La nuit c'est pénible.
- Je l'aimais tu sais.
- Oui je sais, je le sais depuis le début.
- Je l'ai aimée toute ma vie.
- La première fois est toujours la dernière.
- J'ai gâché toute ma vie amoureuse à cause de cette amitié inachevée, une amitié de six mois !
- L'amitié d'une vie.
- Oh ma vie, elle a divergé de moi dès ce moment.
- On a deux vies.
- De temps en temps elle m'apparaissait en rêve. Toujours le même rêve. On se croisait à la portière d'un train, un bonheur-éclair prenait possession de moi, je

rêve pensais-je en rêvant, j'ai rêvé me disais-je en me réveillant aussitôt, heureuse quand même.

- Et tu attendais le prochain rêve.
- Oui toute ma vie a été un rêve de rêves.

La plaque d'égout envahit le petit espace entre elles, à chaque voiture qui passe. Monique appuie un instant sa tête sur Jeannine. Là-bas on apporte l'eau chaude dans sa bouilloire, et une belle boîte cloisonnée, avec des sachets parfaitement rangés, des thés, des tisanes. Le choix est large, pour le sommeil, la circulation, la digestion, le repos de l'âme. On s'occupe à choisir, en observant Jeannine et Monique qui reprennent leur place autour de la table basse.

- Tu prends quoi Jeannine ? Du thé ? Une infusion ? Tu préfères du café ? Qui veut du café ?
- Je ne me souviens plus, comment se fait-il que vous ayez ses cendres ici ?
- Mais tu le sais bien, c'est sa fille qui nous les a données, c'était dans les D.A.
- Les D.A. ?
- Les directives anticipées, une sorte de testament, les dernières volontés du condamné.
- Elle est comment sa fille ? elle lui ressemble ? elle vous les a apportées quand les cendres ?

Béa avance un peu son fauteuil, la fumée de la tasse adoucit son visage et même sa voix, toutes s'avancent un peu, on entend le clap de l'égout.

- C'est tout le portrait de sa mère, tu veux la voir ?
- Même les cheveux ?
- C'est même ça qu'on voit d'abord. Des cheveux fous,
- vénitiens, presque roux,
- Elle habite où sa fille ?
- Mais ici, près de la gare, on la voit souvent.

Et pour la première fois depuis tant d'années, de mois, de semaines, Béa prend la main de Jeannine, la regarde en face.

- Edith est morte, tu sais, morte pour toujours, repose-toi.

Est-ce ce mot, cette pression des mains, le silence immense des sœurs ? Soudain se produit la cristallisation, la statue de sel se retourne vers le futur, fond en larmes de tout son corps. Elle saisit à deux mains un bol devant elle, la légère vapeur de l'infusion paraît sourdre de son visage, dissoudre les salissures et les amertumes, se mêler aux larmes blanches, enlever

une à une toutes les couches du regard. Marie-Claire elle-même paraît saisie, avale sa salive, ne sait quoi dire ; Monique, toujours d'un an plus jeune que son âge, ne sait quoi faire ; Béa sait toujours ce qu'il faut faire, ce qu'il faut dire, les deux sœurs font l'écho :

- On le lui dit ? on le lui donne ?
- Oui c'est le moment.
- Le moment.
- Jeanne est venue juste après ton départ cet après-midi. Elle t'a cherchée à la gare.
- Jeanne c'est sa fille.
- Elle a appelé sa fille Jeanne.

Béa s'adresse à Marie-Claire à l'intention de Monique, qui se tourne vers Jeannine, et chacune comme au théâtre feint de ne pas entendre ce que tout le monde entend. Monique se lève, prend quelque chose sous l'urne de carton, quelque chose comme un cahier d'écolier, un de ces cahiers que les pensionnaires achetaient à la procure.

- C'est pour toi Jeannine, c'est Jeanne qui,
- c'était dans les D.A.
- Les directives anticipées.
- Elle écrivait en cachette.
- Sous ses draps le soir.
- Chaque soir.

Jeannine tient dans ses mains le cahier à couverture bleue, un bleu d'autrefois, bien vif au centre de la page, un peu éteint sur les bords. Le temps a tiré sur les trois points de couture, un peu gonflés ; le fil blanc est à peine relâché mais tient bon encore. C'est un cahier *Lutetia*. Le mot *Lutetia* est écrit en caractères anguleux, avec des ligatures raides et obliques, une police qui serait à la fois gothique et italique ; sous le mot *Lutetia*, dans un double cercle, le dessin naïf d'un bateau sur une mer à peine évoquée, une caravelle à gros ventre dont les trois mâts touchent les étoiles. Elle n'en finit pas d'envisager le cahier que tous les regards s'efforcent d'ouvrir, tous les regards sauf celui de Jeannine qui ne lira jamais plus loin. Les quatre lignes sous le dessin lui suffirent et lui suffiront pour toujours.

Elle attendait sur le quai. Elle repensait à cette dernière soirée passée avec ses amies, à sa liberté illimitée, à toute la vie nouvelle, au cahier bleu qui sera détruit. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête pour mieux entendre l'annonce dans les hauts parleurs :

*- La personne qui a oublié un sac dans le hall de la gare est priée de le récupérer immédiatement, je répète, la personne ...*

